

Enzo Traverso

Le passé,

modes d'emploi

**histoire, mémoire,
politique**

La fabrique
éditions

Sommaire

Introduction : L'émergence de la mémoire — 10

I - Histoire et mémoire : un couple
antinomique ? — 18

Remémoration – Séparations – Empathie

II - Le temps et la force — 42

*Temps historiques et temps de la mémoire –
Mémoires « fortes » et mémoires « faibles »*

III - L'historien entre juge et écrivain — 66

Mémoire et écriture de l'histoire – Vérité et justice

IV - Usages politiques du passé — 80

*La mémoire de la Shoah comme religion civile –
L'éclipse de la mémoire du communisme*

V - Les dilemmes des historiens allemands — 94

*La disparition du fascisme – La Shoah, la RDA et
l'antifascisme*

VI - Révision et révisionnisme — 108

Métamorphoses d'un concept – Le mot et la chose

Notice bibliographique — 120

Notes — 122

Index — 135

«l'histoire est toujours contemporaine,
c'est-à-dire politique...»

Antonio Gramsci
Quaderni del carcere

pouvoirs publics. Elle se transforme en « obsession commémorative » et la valorisation, voire la sacralisation des « lieux de mémoire » engendre une véritable « topolâtrie »³. Cette mémoire surabondante et saturée balise l'espace⁴. Tout désormais revient à faire mémoire. Le passé se transforme en mémoire collective après avoir été sélectionné et réinterprété selon les sensibilités culturelles, les interrogations éthiques et les convenances politiques du présent. Ainsi prend forme le « tourisme de la mémoire », avec la transformation des sites historiques en musées et lieux de visites organisées, dotés de structures d'accueil adéquates (hôtels, restaurants, boutiques de souvenirs, etc.) et promus auprès du public par des stratégies publicitaires ciblées. Les centres de recherche et les sociétés d'histoire locale sont incorporés aux dispositifs de ce tourisme de la mémoire, dont ils tirent parfois leurs moyens d'existence. D'une part, ce phénomène relève indubitablement d'un processus de *réification du passé*, c'est-à-dire sa transformation en objet de consommation, esthétisé, neutralisé et rentabilisé, prêt à être récupéré et utilisé par l'industrie du tourisme et du spectacle, notamment le cinéma. L'historien est souvent appelé à participer de ce processus, en sa qualité de « professionnel » et d'« expert » qui, selon les termes d'Olivier Dumoulin, a fait de son art un « produit marchand » au même titre que les biens de consommation qui envahissent nos sociétés. La *Public History* américaine, avec ses historiens travaillant pour des institutions ou même des entreprises privées et soumis à leur logique de rentabilité, nous indique le chemin depuis longtemps⁵. D'autre part, ce phénomène ressemble, à plusieurs égards, à ce qu'Eric Hobsbawm a appelé « l'invention de la tradition »⁶ : un passé réel ou mythique autour duquel on construit des pratiques ritualisées visant à renforcer la cohésion d'un groupe

chés à leur univers social et mental⁸. Ils furent soudainement plongés « dans un paysage où plus rien n'était reconnaissable, hormis les nuages et, au milieu, dans un champ de forces traversé de tensions et d'explosions destructrices, le minuscule et fragile corps humain »⁹. Les milliers de soldats revenus du front muets et amnésiques, commotionnés par les *Shell Shocks* dus à l'artillerie lourde qui pilonnait sans cesse les tranchées ennemies, incarnaient cette césure entre deux époques, celle de la tradition forgée par l'expérience héritée et celle des cataclysmes qui se dérobent aux mécanismes naturels de transmission de la mémoire. Les mésaventures du *smemorato di Collegno* – un ex-combattant amnésique à la double identité, à la fois philosophe de Vérone et ouvrier typographe de Turin – qui ont passionné les Italiens pendant l'entre-deux-guerres et inspiré les œuvres de Luigi Pirandello, José-Carlos Mariátegui et Leonardo Sciascia, s'inscrivaient dans cette mutation profonde du paysage mémoriel européen¹⁰. Mais au fond, la Grande Guerre ne faisait qu'achever, sous une forme convulsive, un processus dont les origines ont été magistralement étudiées par Edward P. Thompson dans un essai sur l'avènement du temps mécanique, productif et disciplinaire de la société industrielle¹¹. D'autres traumatismes ont marqué l'« expérience vécue » du xx^e siècle, sous la forme de guerres, génocides, épurations ethniques ou répressions politiques et militaires. Le souvenir qui en est issu ne fut ni éphémère ni fragile, il fut même fondateur pour plusieurs générations incapables de percevoir la réalité autrement que sous la forme d'un univers fracturé, mais il ne se donna point comme expérience du quotidien, transmissible à une nouvelle génération¹². Une première réponse à notre question initiale pourrait donc se formuler ainsi : l'obsession mémorielle de nos jours est le produit du déclin de l'expérience transmise, dans

monuments aux soldats tombés au combat ont commencé à baliser l'espace public dans chaque village.

Aujourd'hui, le travail du deuil change d'objet et de formes. En ce tournant de siècle, Auschwitz devient le socle de la mémoire collective du monde occidental. La politique de la mémoire – commémorations officielles, musées, films, etc. – tend à faire de la Shoah la métaphore du xx^e siècle comme âge des guerres, des totalitarismes, des génocides et des crimes contre l'humanité. Au centre de ce système de représentations s'installe une figure nouvelle, celle du *témoin*, le rescapé des camps nazis. Le souvenir dont il est porteur et l'écoute qu'on lui réserve (après des décennies d'indifférence) ont secoué l'historien, en faisant désordre dans son chantier et en perturbant son mode de travail. D'une part, il a dû se rendre à l'évidence des limites de ses procédés traditionnels de mise en histoire, des limites de ses sources et de l'apport indispensable des témoins pour essayer de reconstituer des expériences comme l'univers concentrationnaire et la machine exterminatrice du nazisme. Le témoin peut lui apporter des éléments de connaissance factuelle inaccessibles par d'autres sources, mais aussi et surtout peut l'aider à restituer la *qualité* d'une expérience historique, qui change de texture une fois enrichie par le vécu de ses acteurs. D'autre part, l'arrivée du témoin, et donc l'entrée de la mémoire dans le chantier de l'historien, remet en cause certains paradigmes bien solides. Ceux, par exemple, d'une histoire structurale conçue comme un processus d'accumulation, dans la longue durée, de multiples strates (territoire, démographie, échanges, institutions, mentalités) qui permettent d'appréhender les coordonnées globales d'une époque, mais laissent bien peu de place à la subjectivité des hommes et des femmes qui *font* l'histoire¹⁴.

Nous sommes entrés, pour reprendre les mots d'Annette Wieviorka, dans l'« ère du témoin », désor-

slogans des manifestations, sur les affiches, dans les médias et lors des discours de certains leaders politiques. L'islamisme politique est souvent assimilé au fanatisme nazi. L'historien israélien Tom Segev indique que Menahem Begin avait vécu l'invasion israélienne du Liban, en 1982, comme un acte réparateur, le succédané fantasmatique d'une armée juive qui aurait chassé les nazis de Varsovie en 1943¹⁸. Plus récemment, en 2002, le Consistoire central des israélites de France déclarait que ce pays était à la veille d'une vague d'antisémitisme comparable à celle qui déferla dans l'Allemagne nazie lors de la Nuit de cristal en novembre 1938¹⁹. Pour l'écrivain portugais José Saramago, en revanche, l'occupation israélienne des territoires palestiniens serait comparable à l'Holocauste²⁰. Pendant la guerre en ex-Yougoslavie, les nationalistes serbes voyaient les épurations ethniques contre les Albanais du Kosovo comme une revanche contre l'ancienne oppression ottomane, tandis qu'en France, les professionnels de l'anticommunisme voyaient dans les bombes sur Belgrade une défense de la liberté contre le totalitarisme. La liste pourrait continuer. La dimension politique de la mémoire collective (et les abus qui l'accompagnent) ne peut qu'affecter la manière d'écrire l'histoire.

Ce livre se propose d'explorer les relations entre l'histoire et la mémoire et d'analyser certains aspects de l'usage public du passé. La matière qui s'offre à une telle réflexion est inépuisable. Je me suis fondé sur quelques thèmes connus et sur lesquels j'ai travaillé au cours de ces dernières années. D'autres, tout aussi importants, sont exclus ou à peine évoqués dans cet essai qui voudrait s'inscrire dans un débat bien plus vaste et toujours ouvert.

L'industrie culturelle, les musées, les commémorations, les programmes éducatifs contribuent à faire de la mémoire du passé une sorte de religion civile de nos sociétés contemporaines. Cette religion remplit souvent une fonction apologétique : conserver le souvenir des totalitarismes pour légitimer l'ordre libéral, occuper les territoires palestiniens pour empêcher un nouvel Holocauste, envahir l'Irak pour ne pas répéter Munich... Mais il est d'autres chemins de la mémoire, plus discrets, parfois souterrains, décidément critiques, qui transmettent le fil des expériences de l'égalité, de l'utopie, de la révolte contre la domination.

Confrontée à un siècle de feu et de sang, la mémoire revendique ses droits sur le passé. Cette émergence de la mémoire a suscité un débat intellectuel, dont Enzo Traverso reconstitue ici les grandes lignes, de Halbwachs à Ricœur, de Benjamin à Yerushalmi. À l'aide de nombreux exemples tirés de l'histoire du *xx^e* siècle – fascismes, Shoah, colonialisme –, ce livre met en lumière les fils qui relient les différents segments de la mémoire collective, l'écriture historique du passé et les politiques de la mémoire.

Enzo Traverso enseigne les sciences politiques à l'université de Picardie Jules-Verne. Parmi ses travaux : *Le Totalitarisme. Le *xx^e* siècle en débat* (2001) ; *La Violence nazie. Une généalogie européenne* (2002) ; *La Pensée dispersée. Figures de l'exil judéo-allemand* (2004).



9 782913 372474